

ENTRETIEN AVEC MARGARET KARRAM

"La guerre ne peut jamais être une solution »

Catholique palestinienne, Margaret Karram a grandi dans un quartier entièrement juif, où elle a fréquenté une école catholique dont les élèves étaient presque exclusivement musulmans. La coexistence des trois religions monothéistes lui semblait évidente, mais elle a vu les conflits et les effusions de sang s'intensifier rapidement. Elle a trouvé dans la spiritualité de l'unité du mouvement des Focolari une alternative à laquelle elle a voulu consacrer sa vie. Aujourd'hui, elle est présidente de ce mouvement laïc.

Emmanuel Van Lierde

Margaret Karram faisait partie des invités d'honneur du récent synode sur la synodalité en tant que présidente internationale du mouvement des Focolari, tout comme frère Alois Löser de la communauté œcuménique de Taizé. Le rendez-vous pour cet entretien avait été fixé avant l'attaque surprise du Hamas contre Israël le 7 octobre. Tout à coup, Karram s'est retrouvée à Rome dans une situation très difficile. Mais elle a voulu rester fidèle à sa parole et l'entretien a donc eu lieu comme prévu, dans un appartement du mouvement près du Vatican.

Pouvez-vous vous présenter et expliquer brièvement votre parcours ?

"Je suis née en 1962 dans la ville portuaire et station balnéaire de Haïfa, dans le nord d'Israël, près de la Galilée. J'étais la deuxième fille d'une famille catholique de quatre enfants. Mes parents étaient des Palestiniens, des Arabes. Mon père est né en Égypte. Ses parents avaient fui Nazareth, mais il est revenu. La famille de ma mère vivait à Haïfa. Mes deux sœurs, mon frère et moi-même avons la nationalité israélienne. Nous avons grandi dans un quartier juif près du Mont Carmel, où notre famille était la seule catholique. J'ai fréquenté une école catholique pleine de musulmans. Je n'ai donc connu que la coexistence multireligieuse. Nos parents nous ont transmis une foi solide et évangélique dans laquelle la charité, l'hospitalité et l'ouverture aux autres étaient centrales. Nos parents invitaient régulièrement leurs voisins. Et lors des fêtes juives, ma mère cuisinait quelque chose pour les voisins ou leur offrait un cadeau. Comme il y avait une coexistence harmonieuse entre les trois religions monothéistes à Haïfa, j'ignorais, enfant, les tensions entre juifs, chrétiens et musulmans. Peu à peu, j'ai appris l'histoire et j'ai vu les conflits et la violence s'intensifier. J'ai appris que mes oncles et tantes avaient fui au Liban à cause de la guerre. Ils pensaient revenir bientôt si la situation se normalisait, mais cela ne s'est pas produit et nous ne les avons jamais revus. Les conflits ont provoqué des divisions dans de nombreuses familles. Je suis entrée en crise à l'âge de 14 ans. À l'école, j'ai appris ce qu'était l'État d'Israël, mais nous n'avons rien appris sur les Palestiniens. Je me suis débattue avec mon identité : étais-je Palestinienne ou Israélienne ? À quel peuple appartenais-je ? Pourquoi toute cette effusion de sang ? Qu'aurais-je fait de ma vie dans une telle situation ? »

Comment êtes-vous sortie de cette crise ?

"Il y avait en moi un profond désir de paix et d'unité. Je voulais que l'effusion de sang cesse. Je voulais faire quelque chose pour la paix et pour une plus grande justice dans mon pays. Mais comment pouvais-je le faire en tant que jeune fille de 14 ans ? Par hasard, je suis entrée en contact avec le mouvement des Focolari qui organisait une réunion en Terre Sainte. Personne ne connaissait ce mouvement, mais il a touché une corde sensible dans mon cœur. Une spiritualité de paix et d'unité était ce que je recherchais. Comme je l'ai déjà dit, nous étions très catholiques à la maison. Nous allions à l'église tous les dimanches et nous priions le rosaire tous les jours. Mais l'Évangile ne consiste pas seulement à être bons les uns envers les autres ou à prier ensemble. C'est une

révolution de la charité que vous essayez de vivre chaque jour dans votre situation. Les Focolari m'ont donné un nouvel horizon, non seulement grâce à cette spiritualité de l'unité, mais aussi grâce à cette révolution sociale et au dynamisme qui consiste à placer la Parole de Dieu au-dessus de sa vie. Je me suis dit qu'il devait être possible d'améliorer la société en vivant l'Évangile. Comment parler de la Terre Sainte alors que tant de sang y est versé ? À quatorze ans, j'ai voulu promettre à Dieu de faire de ce pays une véritable Terre sainte afin qu'il puisse revenir vivre parmi nous. Je voulais vraiment consacrer ma vie à cet engagement pour la paix et l'unité. Selon moi, c'était la plus belle chose à laquelle je pouvais donner toute mon énergie et ma vie. Je sentais tant de haine entre les gens, alors que Jésus avait prié dans son testament pour que tous soient un".

**Vous êtes devenue focolarina, célibataire, consacrée par des vœux au sein du Mouvement.
Comment s'est poursuivie votre histoire ?**

"Je ne voulais pas perdre de temps et j'ai décidé d'interrompre mes études d'assistante sociale. J'ai rejoint le mouvement des Focolari en Italie, j'ai rencontré la fondatrice Chiara Lubich et je me suis plongée dans la théologie. J'ai appris que l'on peut et que l'on doit travailler à l'unité de différentes manières : unité au sein de l'Église, unité entre les Églises, entre les personnes des différentes religions, entre les non-croyants et avec l'ensemble de la famille humaine et du monde. Lubich a parlé des différentes routes vers l'unité. Quelle route me convenait le mieux ? J'avais déjà eu une expérience avec les juifs et les musulmans, j'ai donc pensé que je pouvais approfondir mes connaissances sur le dialogue entre les religions monothéistes. J'ai fini par étudier le judaïsme. C'est pourquoi je me suis inscrite à l'Université juive américaine de Los Angeles. Imaginez un peu : en tant que jeune fille arabe et catholique, je me suis retrouvée parmi des rabbins chargés de la formation d'autres rabbins dans une université juive privée. Seules quelques femmes se trouvaient dans ces lieux. La plupart ne comprenaient pas pourquoi j'étais là, mais personnellement, j'étais convaincue que les études juives étaient le bon choix. C'est l'indifférence et la méconnaissance de l'autre qui créent la distance et la haine. La spirale de la violence ne peut être brisée que par la connaissance et la rencontre de l'autre. Les débuts n'ont pas été faciles, et c'est un euphémisme, mais finalement ce fut une expérience merveilleuse et j'ai construit de bonnes et durables relations avec des Juifs. Comme d'habitude, j'ai reçu une phrase lors de la remise des diplômes. Pour moi, c'était : L'homme sage est celui qui apprend des autres. J'y crois vraiment. »

Aujourd'hui, une autre guerre fait rage dans votre pays.

"Le dialogue et l'unité semblent souvent être de beaux rêves. Je voulais donner ma vie pour la paix et tout ce que nous avons vu, c'est plus de guerre et plus de terrorisme. Sommes-nous, chrétiens, si naïfs ? L'humanité est-elle à ce point possédée par le mal ? Je sympathise avec les deux camps, car tant d'innocents paient le lourd tribut de la guerre". (Elle s'émeut et fond en larmes, puis se ressaisit). "Je suis entièrement le discours du pape François, qui ne veut pas choisir un camp et qui dit que la guerre ne peut jamais être la solution à un problème. La guerre n'apporte que la mort. La guerre est une défaite. En fin de compte, tout le monde est victime. C'est la faillite de la civilisation. Sans pardon et sans réconciliation, il n'y aura pas de paix. Mais il est si difficile de pardonner. Si vous ne le faites pas, vous vous retrouvez dans une spirale de violence et de vengeance. Nous devons nous asseoir ensemble à la table. Les Palestiniens et les Juifs doivent avoir le droit de vivre en liberté et non dans une prison à ciel ouvert. La communauté internationale doit intervenir pour trouver une solution, sinon je ne pense pas qu'on y parviendra. Pour moi, la Terre sainte était surtout le lieu où le Christ est né et où il a vécu. De plus en plus, je me rends compte que c'est aussi la terre où il a été crucifié et où il continue de l'être. Mais je ne peux pas ignorer l'étape suivante : c'est aussi le lieu où il est ressuscité des morts. Je peux nourrir l'espoir que la vie nouvelle viendra toujours et que la

résurrection se poursuivra également. Cette espérance de la résurrection est le fondement de notre foi et nous permet de garder la joie malgré tout. «

Vous avez travaillé pendant 14 ans au consulat général d'Italie à Jérusalem. C'était, entre autres, pendant la deuxième Intifada, de 2000 à 2005. C'était aussi une période violente. Comment gardez-vous le courage de continuer au milieu de ces conflits ?

"Je puise mon espoir dans la grande solidarité de la base. De nombreuses personnes et organisations veulent œuvrer pour la paix entre les trois religions. Il se passe tant de bonnes choses, il y a tant d'efforts pour construire des ponts entre les gens, pour semer la paix dans les cœurs. Nous le constatons fortement dans les écoles et les hôpitaux. Les juifs, les chrétiens et les musulmans y travaillent bien ensemble, sans faire de distinction entre les personnes. La vague de violence actuelle semble détruire tout ce qui est bon en une seconde, mais ce n'est pas le cas. Tôt ou tard, la semence portera ses fruits. Nous ne pouvons pas ne rien faire ou nous laisser paralyser par le terrorisme. Nous devons continuer à semer le bien, même si c'est plus difficile aujourd'hui et que cela demande plus de courage. Nous devons faire confiance à Dieu et continuer à accueillir les autres, malgré les différences. Nous ne devons pas considérer la diversité comme un obstacle et il est important de continuer à œuvrer pour la fraternité. La peur et l'indifférence à l'égard des autres sont les grands défis. Dans les deux cas, la cause est la méconnaissance de l'autre. C'est pourquoi nous devons créer des occasions de rencontrer l'autre. Les enfants de religions différentes ne se connaissent pas. Ils n'entrent pas en contact les uns avec les autres. Ils n'apprennent pas la langue de l'autre. J'ai déjà appris l'hébreu à l'école primaire. Lorsqu'il n'y a que des murs entre nous et que nous ne voyons que des soldats qui nous séparent, l'autre ne peut être qu'un ennemi. En tant que jeune, on peut penser que la meilleure solution est de devenir soi-même un soldat et de s'armer contre les autres. Nous construisons de plus en plus de murs dans nos têtes et dans nos cœurs. Nous devons briser ces murs physiques et mentaux par la rencontre et la connaissance de l'autre.

L'été dernier, les Focolari ont organisé un événement de trois jours en Galilée, sous la devise : "Oser l'attention, oser l'amour, oser l'attention aux autres". Là, nous avons appris à connaître, entre autres, les rites des uns et des autres. Il y avait l'eucharistie, et les catholiques se sont expliqués mutuellement pourquoi ils célébraient cette liturgie et ce qu'elle signifiait pour eux, mais nous avons aussi célébré le sabbat avec les juifs qui nous ont expliqué ce rite. Et il y a eu des chrétiens qui ont promis qu'à partir de maintenant, lorsqu'ils entendraient l'appel à la prière pour les musulmans, ils s'arrêteraient et prieraient pour leurs amis musulmans à ce moment-là. Ce fut une expérience extraordinaire. Chiara Lubich (1920-2008) a été notre fondatrice, la source de notre charisme. Elle restera toujours notre point de référence. Nous ne cesserons de relire ses écrits, d'écouter ou de revoir ses conférences. Son maître mot était l'unité. Il ne s'agit pas d'un mot du passé, mais d'une tâche extrêmement actuelle dans ce monde brisé. Le monde a plus que jamais besoin de cette unité. Il nous appartient de perpétuer son rêve et de travailler à sa réalisation. Lubich nous donne le courage de le faire, elle continue à nous éclairer. Le passage de témoin ou la mort du fondateur est toujours un moment difficile pour un nouveau mouvement. Ceux qui doivent suivre les traces d'une figure aussi charismatique n'auront jamais la vie facile. Maria Voce l'a fait avec brio de 2008 à 2021. Elle a réussi à empêcher la désintégration du mouvement et à maintenir l'unité de tous. Elle vit à Rocca di Papa, non loin de notre siège. Je lui rends régulièrement visite et lui demande des conseils. Elle me suit dans tout ce que je fais et me guide dans la prière. J'ai rencontré Chiara Lubich à plusieurs reprises, mais Maria Voce vivait avec elle. Les premières compagnes de Chiara sont presque toutes mortes. Voce est donc pour moi un pont entre la première génération et la troisième à laquelle j'appartiens.

Je n'avais pas l'ambition de devenir présidente. J'ai prié Dieu de m'enlever ce calice et d'en choisir une autre, mais apparemment c'était la volonté de Dieu que le choix se porte sur moi et maintenant je suis en paix avec cela. Le fait est qu'il fallait qu'il en soit ainsi pour qu'une catholique palestinienne soit maintenant à la tête de ce mouvement (doux sourire). Immédiatement après l'élection, je suis allée voir le pape avec Maria Voce et je lui ai dit que je voulais avant tout être une fille de l'Église et que notre mouvement était au service de l'Église. Je voulais donner mon oui, comme l'a fait Marie, et souligner que nous ne sommes pas une ONG, mais un mouvement qui fait consciemment partie de l'Église. Je me sens très unie au Pape François et lui aussi est très attentionné à notre égard. Pendant le Synode, il est venu régulièrement me manifester son soutien vu ce qui se passait dans mon pays. Chaque fois, il me disait : "Courage et continue, bon courage et continue ». C'est pour moi un Leitmotiv : courage et continue, malgré tout. Continuer à croire. Son encyclique Fratelli Tutti sur la fraternité et l'amitié se lit comme une déclaration d'intention pour notre mouvement. Il n'est pas nécessaire de croire au Christ pour défendre la fraternité que François propose dans cette encyclique. D'après notre expérience, les juifs et les musulmans souhaitent également collaborer dans ce domaine. Nous voyons la même chose avec son autre grande encyclique Laudato Si'. Là aussi, il y a une collaboration entre les religions pour un monde meilleur, pour la préservation de la création".

Vous avez décrit votre présidence comme une "présidence de l'amour". Pourquoi cette appellation ?

"Pour moi, tout commence par l'amour pour chaque personne et par le fait d'être au service de l'autre. Je suis là, que puis-je faire pour toi ? Nous devons faire en sorte que les gens sentent que nous les accueillons, que nous les prenons au sérieux et que nous les écoutons, qu'ils peuvent reprendre leur souffle auprès de nous et que nous sommes là pour eux jusqu'au bout, quoi qu'il se soit passé ou quoi qu'il arrive. Il n'est pas nécessaire d'organiser de nombreuses activités. Le mouvement des Focolari est bien connu pour cela, pour ses camps d'été par groupe cible, pour ses réunions mensuelles et hebdomadaires par catégorie d'âge et d'intérêt. Je pense que nous organisons trop. Arrêtons un peu cet activisme. Nous allons bientôt fêter nos quatre-vingts ans d'existence. Je pense que c'est le moment pour s'arrêter un peu et réfléchir. Au lieu d'organiser toutes sortes d'initiatives, peut-être devrions-nous d'abord renforcer notre communion avec Dieu et avec les autres. Demandons-nous ce que l'Esprit attend de nous aujourd'hui et comment nous pouvons former une famille plus étroite. Le monde change si rapidement et les défis sont si nombreux : guerres, migrations, changements climatiques. Que nous dit Dieu à travers ces événements et qu'attend-il du mouvement des Focolari dans ce contexte ? Comment pouvons-nous répondre au cri des pauvres et de la terre ? Alors arrêtons-nous et écoutons ces cris et l'Esprit au lieu de nous laisser entraîner par l'activisme.

Si je place l'amour et l'attention au premier plan, cela concerne aussi le don avec lequel les femmes peuvent enrichir l'Église et la société. Les femmes ont une sensibilité différente de celle des hommes. Ce n'est pas un hasard si elles sont très présentes dans les domaines de l'éducation et de la santé, mais qu'elles sont à la traîne en ce qui concerne le leadership dans l'Église et la politique. Ne pourraient-elles pas apporter une contribution importante dans ces domaines ? Je pense qu'un plus grand nombre de femmes occupant des postes de direction serait bénéfique à la construction de la paix. L'humanité est incomplète si elle ne respire pas à travers ses deux poumons : celui des hommes et celui des femmes. On ne peut pas exclure la moitié de l'humanité. Trop souvent, les femmes ont été traitées comme des servantes, alors qu'elles avaient beaucoup plus à offrir. En attendant, l'événement synodal a fixé de nouvelles normes à cet égard pour créer l'espace pour les dons des femmes. En impliquant l'ensemble du peuple de Dieu dans le synode, une image de l'Église de

l'avenir s'est dessinée. Cela me donne confiance. Le monde a besoin de telles injections d'amour, de confiance, d'espoir, d'unité, de réconciliation, de rencontre et de dialogue. Pussions-nous tous en prendre la responsabilité ensemble. »